INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

HENRI BOUCHARD

(1875-1960)

par

M. RAYMOND MARTIN

lue à l'occasion de son installation

COMME MEMBRE
DE LA SECTION DE SCULPTURE

SÉANCE DU MERCREDI 14 MARS 1962

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT DE FRANCE

PARIS
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM LXII

INSTITUT,
1962. — N° 8.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

HENRI BOUCHARD

(1875-1960)

par

M. RAYMOND MARTIN

lue à l'occasion de son installation

COMME MEMBRE
DE LA SECTION DE SCULPTURE

SÉANCE DU MERCREDI 14 MARS 1962

Présidence de M. le Comte Doria, Président.

M. Raymond Martin, récemment élu au fauteuil vacant dans la section de sculpture par suite du décès de M. Henri Bouchard, est introduit dans la salle des séances par le Secrétaire perpétuel.

Le Président prononce l'allocution suivante :

Monsieur,

Mes confrères de l'Académie des Beaux-Arts ont tenu, le 29 novembre dernier, à reconnaître vos mérites en vous accordant leurs suffrages.

Je veux aujourd'hui en vous accueillant dans notre Compagnie — votre modestie dût-elle en souffrir — rappeler, suivant l'usage, les brillantes étapes de votre carrière de sculpteur et les principaux travaux dont vous êtes l'auteur.

Vous êtes né le 24 avril 1910, à Paris, où votre père dirigeait une importante entreprise. Celui-ci ne contraria pas vos dispositions précoces et c'est ainsi que, tout jeune encore, vers 1925, vous entrez à l'Ecole des Arts Appliqués où vous faites la connaissance de Robert Wlérick, alors professeur dans cette Ecole. Vous passez ensuite

deux ans — de 1927 à 1929 — à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, dans l'atelier de Coutan, tout en restant le disciple fidèle de votre premier maître.

Dès 1927, alors âgé de dix-sept ans seulement, vous envoyez au Salon des Tuileries un buste de femme que Wlérick vous avait conseillé d'exposer, et, l'année suivante (1928), trois œuvres de vous figureront aux Tuileries : deux bustes et un torse de femme, en plâtre, que j'ai pu voir récemment dans votre atelier. Despiau apprécie ce torse et vous prodigue ses encouragements.

Dès lors, et jusqu'à votre départ pour le service militaire, vous exposez régulièrement à ce Salon. Votre talent précoce est déjà très remarqué, non seulement par vos aînés, mais aussi par les critiques. L'un d'eux, René-Jean, commentant le Salon des Tuileries de 1931 où figuraient trois bustes de vous, une *Eve* de grandeur naturelle, et une vingtaine de dessins, écrit en effet : « Dans ces bustes se conjugue encore la double influence de M. Wlérick et de M. Despiau, mais on y voit un sculpteur sensible aux modulations de la forme et qui vise à donner à ses figures le frémissement charnel de l'épiderme. Telle apparaît aussi *Eve* debout, robuste et plantureuse. Les dessins prouvent combien l'artiste sait observer. Il modèle les formes dans la lumière comme un fils de Fragonard. Il montre un peu de la fougue et de la sensualité du peintre de *L'Escarpolette*. En tout, conclut René-Jean, un sculpteur dont il faut retenir le nom, un artiste dont la personnalité se dessine, et, sans doute, s'imposera. »

Il n'est donc pas surprenant que l'année suivante, en 1932, vous ayez obtenu, à vingt-deux ans, le prix Blumenthal.

En 1934, votre buste, en bronze, de P. L. Lemercier est acquis par la Ville de Paris. Au Salon d'Automne, auquel vous exposerez, cette même année, et dont vous êtes nommé Sociétaire, une *Tête d'Eve*, en bronze, est retenue par l'Etat. L'année suivante, M. Pierre du Colombier vous consacre, dans la revue *L'Art et les Artistes*, des pages élogieuses : « Voici un jeune homme, dit-il, à qui les Fées ont souri. Il n'avait point vingt ans lorsqu'on le remarqua, pour la première fois, au Salon des Tuileries. Il en a aujourd'hui vingt-cinq et on le considère, dans les milieux de sculpteurs, comme l'un de ceux dont l'avenir est le mieux assuré. » Parlant de l'*Eve*, M. Pierre du Colombier note : « Par delà ses contemporains et leurs recherches de style, l'artiste est revenu à la pure méthode qui a permis à Rodin de ressusciter la

sculpture; il tire de ce qu'il a devant les yeux le maximum d'enseignements. » Libéré du service militaire, vous reprenez cette fameuse *Eve* qui devait être acquise par l'Etat. Et M. Pierre du Colombier conclut : « Cette absence de hâte à exploiter des succès qui étaient venus si tôt montre chez ce grand garçon aux yeux clairs, qui a encore presque l'air d'un collégien, une volonté singulière... Laborieux, Martin pense que le labeur utile n'est pas toujours celui qui se « voit », et on ne gagne rien à devancer son heure. »

Mais votre heure, Monsieur, est maintenant venue. Au Salon d'Automne de 1937, une grande figure de *Femme couchée*, intitulée *La Dormeuse*, est acquise pour le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Et, l'année suivante, c'est la commande officielle de la statue équestre du Maréchal Foch que vous commencez en collaboration avec votre maître et ami Robert Wlérick. Dès juin 1939, vous présentez, sur la terrasse du Trocadéro, un modèle en lattes de bois de la statue de Foch, mesurant quatre mètres de haut — alors que le bronze en aura cinq — modèle exécuté minutieusement, par Wlérick et vous-même, avec le concours d'un artisan menuisier. J'ai pu admirer tout récemment, dans l'atelier de Cachan, cet imposant ouvrage préparatoire, fruit d'une longue patience. Dès lors, votre ami et ancien maître, et vous, travaillez avec acharnement à la réalisation de cette œuvre. Mais bientôt survient la seconde guerre mondiale; vous serez, pour un temps, mobilisé au Service Géographique de l'Armée, et Robert Wlérick mourra le 7 mars 1944. Vous terminerez donc seul cette statue équestre d'un Maréchal de France qui ne sera inaugurée qu'en 1951 devant le palais de Chaillot.

Vous continuez, à partir de 1941, à exposer, chaque année, au Salon des Tuileries des œuvres variées : une *Femme accroupie*, une émouvante composition intitulée *Le Vaincu*, et des bustes, ceux de M. Maurice Bérard et de la jeune et charmante Céline Raphaël notamment. En 1948 sera réalisée, pour la Ville de Bordeaux, la statue de Carle Vernet, et vous obtenez l'année suivante, par concours, d'exécuter en bronze le monument au Général Mangin qui sera placé au chevet de l'église Saint-François-Xavier et inauguré en 1954. Cette nouvelle statue de Mangin était destinée à remplacer celle de Real del Sarte détruite, pendant l'occupation, sur l'ordre d'Hitler. Le masque énergique de ce grand chef est rendu de façon très fidèle, ainsi que sa silhouette si particulière.

Enfin, en 1960, a lieu, au Musée Galliera, à Paris, une exposition d'ensemble des principales sculptures exécutées par vous au cours des trente dernières années; aux vingt-cinq œuvres réalisées en bronze, en plâtre, et en pierre, étaient joints une vingtaine de dessins à la sanguine et à la mine de plomb. Un buste de *Danielle* en bronze, de 1931, voisinait avec *La Dormeuse*, en pierre et grandeur nature, de 1937, qui fait aujourd'hui partie des collections de la Ville de Paris, avec une *Méditation* de 1959, ou encore avec un *Christ*, émouvante *Descente de Croix*, de la même année, réalisée en pierre. Ecoutons à ce propos M. André George qui a préfacé le catalogue de cette exposition : « Comment ne pas insister particulièrement sur les deux maîtresses œuvres où culmine aujourd'hui l'art de Raymond Martin, écrit-il, où s'épanouit son entière personnalité et qui marquent vraiment un sommet. Deux statues de grandeur au-dessus du naturel : d'abord le *Christ*, admirable *Descente de Croix*, taillée directement dans un bloc calcaire des carrières de Reims, où la majesté, le pathétique mesuré et contrôlé se dégagent et émeuvent par des moyens strictement techniques, une sûreté de maître dans le travail de la matière. Puis, à l'autre pôle de son art comme de sa sensibilité, *Christiane*, le grand nu juvénile, d'une si gracieuse fierté de printemps, oserait-on dire, balancé entre la solide statique des jambes et le dynamisme du buste, à la fois suave et fort. »

Vos dessins, car il convient encore de le dire ici, sont, sous une forme différente, de la même ligne, de la même main, magnifiques dessins de sculpteur auxquels s'ajoutent présentement des études de nu au pastel qui ne le cèdent en rien aux sanguines et aux mines de plomb d'hier.

Je veux, en terminant ce rapide exposé de vos travaux et de votre carrière si brillante et si bien remplie, rappeler que vos œuvres figurent au Musée National d'Art Moderne, au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, aux Musées de Marseille, d'Alger, d'Anvers, etc..., que vous avez participé à de nombreuses manifestations artistiques à l'étranger, que vous êtes professeur à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs depuis 1949, Sociétaire du Salon d'Automne depuis 1933, et membre du Comité du Salon des Tuileries depuis 1941. — Promu chevalier de la Légion d'honneur en 1956, vous êtes, depuis 1961, officier de l'Ordre des Arts et des Lettres.

Par votre vie laborieuse, par les œuvres nombreuses et originales

qui attestent le talent d'un des sculpteurs les plus doués de sa génération, vous méritiez, Monsieur, de franchir, très jeune encore, les portes de l'Académie des Beaux-Arts. Nous sommes très heureux, mes confrères et moi, de vous y accueillir aujourd'hui.

Monsieur Raymond Martin répond en ces termes :

Monsieur le Président,

Il est toujours troublant pour un homme d'entendre le récit de sa vie passée; cette vie qui déjà ne lui appartient plus. Malgré la large part des éloges que je dois à votre trop généreuse courtoisie, je vous fais l'aveu de mon émotion et vous exprime toute ma gratitude.

Je salue en vous, Monsieur le Président, l'homme de grande érudition que vous êtes, l'amoureux fervent de l'Art sous toutes ses formes, et votre passion pour les nobles beautés de la vie, qui n'a d'égale que votre grande bonté.

C'est de tout cœur que je vous remercie, Messieurs, du très grand honneur que vous me faites en m'invitant à prendre part aux travaux de l'Académie des Beaux-Arts, ainsi que de votre accueil bienveillant. J'en suis heureux et fier, et vous assure de mon plus total dévouement.

Aujourd'hui j'ai le devoir et la joie d'évoquer devant vous la mémoire de mon prédécesseur le sculpteur Henri Bouchard.

Je n'aurai pas la prétention, en un moment, de suivre pas à pas sa longue et très brillante carrière, qu'il me suffise d'esquisser un léger croquis aussi fidèle que possible.

Celui qui portait ce beau nom, Henri Bouchard, fut avant tout un grand laborieux, il était de ceux qui trouvent leur joie dans le travail; sa vie est exemplaire. Dès l'âge de quinze ans ses dons se révèlent et décident ses parents à le faire entrer à l'Ecole des Beaux-Arts de Dijon.

La Sculpture, plus peut-être que toutes les expressions plastiques, demande un métier accompli qui ne peut s'acquérir que par de longs et tenaces efforts, et il est préférable de commencer la grande exploration de très bonne heure.

Mon Maître et ami Robert Wlérick, vers la fin de sa vie, me disait : « Si j'avais reconnu à dix-huit ans les hauteurs où se sont élevés les

Grecs, comme je les comprends aujourd'hui, je n'aurais probablement pas eu le courage d'entreprendre la Sculpture. »

Oui, il faut aborder l'Art en toute humilité.

Rodin disait : « Les artistes qui n'ont pas la patience d'atteindre au vrai talent, recherchent la bizarrerie, la singularité du sujet ou des formes, en dehors de la vérité. L'originalité si elle est voulue devient une convention comme le reste. Il faut se baser sur la nature. Aujourd'hui on obtient tout trop facilement; et le désir n'a plus le temps de se justifier. La résistance, l'obstacle à vaincre, c'est cela qui fait la force de caractère. » Il disait encore : « On est toujours démonté quand on travaille, on ne sait jamais où l'on va, le progrès est si lent, si incertain, puis tout à coup il se révèle, on avance, mais après des années de tâtonnement. Seulement si l'on veut aller vite on se tue. Il faut avoir la force lente de l'eau qui ronge la pierre, goutte à goutte, et ne pas considérer le but trop éloigné pour la patience humaine. On ne l'atteint que dans la vieillesse et c'est dur à penser quand on est jeune et qu'on a toutes les ardeurs de la jeunesse. » Voilà ce que pensait ce prodigieux sculpteur lui qui, jeune encore, avait réalisé le masque de « l'homme au nez cassé ». Serait-ce pour toutes ces raisons que les plus grands sculpteurs en général ont été des autodidactes, et que le milieu des artisans est celui qui les fait naître le plus souvent? Puget, Barye, Rude, Carpeaux, Rodin, Bourdelle, Maillol, Despiau, en sont de brillants exemples; Henri Bouchard ne fait pas exception. C'est en décembre 1875 qu'il naît à Dijon d'une famille ouvrière où, sans doute, il puise ses qualités de sérieux, d'assiduité, et de goût au travail. Il modèle avec le sculpteur Dameron, élève de Jouffroy et, en 1895 — il n'a que dix-neuf ans — obtient une bourse départementale. Il monte à Paris, comme on dit, et entre à la Petite Ecole, rue de l'Ecole de Médecine, où tant de grands noms sont passés avant lui. Cette école, transférée rue d'Ulm, est devenue aujourd'hui l'Ecole des Arts Décoratifs. Il y travaille avec Hector Lemaire, ancien élève de Carpeaux et, peu de temps après, se fait inscrire à l'atelier Barrias, à l'Ecole des Beaux-Arts. C'est un élève brillant : médailles et prix de l'Ecole il les obtient, puis en 1901 il est grand prix de Rome. Le jury a eu la main heureuse; incontestablement c'est un des plus doués de sa génération. Voici donc sa carrière commencée, ses envois sont remarqués au Salon des artistes français, Salon auquel il restera fidèle toute sa vie. A cette époque, et parallèlement à l'évolution sociale, l'art suivait le puissant

courant de réalisme, qui avait pris sa source cinquante ans environ en arrière avec Courbet; ses *Casseurs de pierre*, avaient fait sensation au salon de 1849. Autour de 1900 Constantin Meunier, Dalou glorifiaient les travaux manuels et Rodin lui-même ne rêvait-il pas d'élever une tour du travail? Naturellement le jeune Henri Bouchard apporte lui aussi ses efforts à des sujets ouvriers et paysans. Je rappellerai les sculptures nombreuses de petites dimensions que l'on connaît mal, intitulées *Vendangeurs bourguignons*, *Piqueurs de bœufs*, *Paysans romains*... de ces années 1904-1905-1906-1907, qui traduisent la vie des champs avec un sens aigu de la vérité des mouvements et des attitudes.

Puis ce sont des figures grandeur nature, au dessin nerveux, comme *Le Faucheur* qui restera peut-être le chef-d'œuvre de sa jeunesse, *Les Carriers* taillés dans un bloc de marbre placé sur une pelouse au parc Montsouris, *Le Forgeron au repos*, le *Pierre de Montereau* si émouvant, que l'on a pu admirer longtemps dans les jardins de la cour du Louvre, à présent devant l'abbaye de Saint-Denis. Au musée de Dijon sont exposés deux bustes d'Henri Bouchard qui voisinent avec la *Tête de guerrier* du grand Rude; le premier c'est le portrait du peintre Victor Guétin, il est signé de 1904, le sculpteur a à peine trente ans et montre un savoir-faire remarquable, une touche énergique et vivante. L'autre, c'est celui de Charles Cottet, peintre, également daté de 1914.

Dix années les séparent et une nette évolution s'est faite en lui. Sa vision plastique s'est élargie, les masses dominent, le modelé se simplifie. C'est qu'entre-temps le sculpteur a réalisé, en collaboration avec son ami Paul Landowski, l'important monument de la Réforme à Genève. Là, le problème de la sculpture à l'échelle de l'architecture s'est posé pour eux et il y a répondu pour sa part d'une façon magnifique; ce sera très certainement un de ses plus grands efforts et une de ses plus belles réussites. Dans ce même temps on notera également les deux grandes statues en pierre de Nicolas Rollin et de son épouse Guigone de Salins pour les hospices de Beaune. Il faut les avoir vues dans leur cadre pour sentir combien l'artiste a su avec intelligence et tact se marier avec le passé, tout en marquant bien son époque. Ce sera aussi le *Claus Sluter* en bronze qui semble se dandiner, la masse à la main, au pied de la tour de Barre à Dijon et qui, en noir, se découpe si heureusement sur la grisaille de la pierre. Après la période tumul-

tueuse et compliquée de la sculpture à la fin du XIX^e^ siècle Henri Bouchard, lui aussi, tente de revenir vers le calme de la vie intérieure.

C'est à ce moment qu'éclate le coup de tonnerre de la grande guerre 1914-1918 qui supprimera la vie à tant d'hommes, et changera pour toujours celle de ceux qui survivront.

Il part comme tout le monde, fait une guerre dure, est officier, se conduit glorieusement, est décoré de la Légion d'honneur à titre militaire. Les terribles années ont passé, le voici de retour, il ne tarde pas à se remettre au travail. Il va de soi que la réputation très grande du monument de la Réforme à Genève incitera de nombreux architectes à solliciter sa précieuse collaboration; et ce sera une longue suite de travaux importants dont je me contenterai de ne citer, ici, que les plus connus. Dans toute la France beaucoup de monuments à la gloire des soldats seront érigés; il signera les plus marquants. 1922 verra s'élever le monument du 2^e^ régiment de chasseurs d'Afrique, une statue équestre pour la ville de Tlemcem, puis une œuvre religieuse considérable, l'autel majeur de la basilique du Mont-Saint-Michel. En 1923, l'*Architecte et le Sculpteur romains* qui font, à coup sûr, partie des sculptures les plus connues d'Henri Bouchard; elles le méritent car elles sont très belles en alliant la vérité particulière à l'esprit monumental. Pendant longtemps, ils ont monté une garde d'honneur devant l'entrée du Musée du Luxembourg, musée que, soit dit en passant, beaucoup d'artistes regrettent.

Il travaille en 1924 à un grand bas-relief pour le palais de la Légion d'honneur, puis, en 1929, à un monument dédié à Lamartine et à Victor Hugo, malheureusement détruit en 1940, dont on a pu retrouver quelques fragments. C'est à ce moment qu'il est nommé professeur à l'Ecole des Arts décoratifs. Il n'y reste que très peu de temps et revient à l'Ecole des Beaux-Arts comme chef d'atelier.

Pendant quinze années il professera avec un dévouement exemplaire. Il fut un vrai chef d'atelier, un directeur de travail cherchant à ouvrir les yeux de ses élèves, leur apprenant à composer avec la nature. Le métier est le seul enseignement de la sculpture; les dons du ciel doivent faire le reste, sinon personne n'y pourra rien.

Rude et Rodin sont d'accord sur ce point : « Vous croyez peut-être aux coups de génie, aux illuminations soudaines, laissez cela, il n'y a rien de pareil. N'attendez rien que de l'honnêteté, de l'observation, et du travail. » Et l'autre : « Le métier, le travail lent et réfléchi, ça

semble moins beau que l'inspiration, ça fait moins d'effet, c'est cependant toute la base de l'art, on aime mieux croire à quelque chose d'anormal, de surhumain que de se rendre compte de la réalité. » Ce sont de nos jours de graves paroles à méditer; aux yeux de certains le renouvellement en art semblerait dépendre d'un manque de savoir; l'amateurisme est à la mode; le négligé est de rigueur. D'autres prétendent donner des leçons à la nature en créant une beauté abstraite qui ne s'adresse qu'à l'esprit. Art, que d'erreurs on commet en ton nom! Pourtant nous savons que seul l'amour de l'homme a le privilège de transmettre le message d'âge en âge. Ne confondons pas; si le métier n'est qu'une suite de recettes d'atelier, de manières ou de procédés, il ne mènera bien sûr qu'à une image fausse de la vie. Il convient d'avoir le sens de la lumière des formes avant de vouloir enrichir celles-ci d'une signification.

Toutes les belles œuvres du passé se relient entre elles par la sensibilité du modelé en profondeur; le goût seul peut varier. Partant de là, que de chemin à parcourir pour le jeune sculpteur et combien sont précieux pour lui les conseils d'un guide expérimenté et sûr. Henri Bouchard était ce guide respecté et aimé par tous ses élèves. Il était à leurs yeux un exemple où la valeur de l'homme égale celle de l'artiste. Il n'en poursuivait pas moins son œuvre. Nous le retrouverons à Ajaccio où il érige la statue du général Grossetti puis en 1932-1934 à Paris sur la colline de Chaillot, où il sculptera la façade de l'église Saint-Pierre, d'une imposante et noble composition religieuse, la plus complète de toutes celles qu'il a eu à réaliser. Nous citerons la statue en pierre de *Jean de Chelles*, une de ses plus belles sculptures. Il y a aussi les impressionnants gisants du tombeau de Bartholome pour le cimetière du Père-Lachaise et du Cardinal Dubois à Notre-Dame de Paris. En 1936 ce sera le monument de la victoire de la Marne à Mondement avec l'architecte Bigot. Pour l'exposition de 1937, à Paris, il placera son groupe monumental d'Apollon, en bronze, devant une des portes du palais de Chaillot. Le monument aux mères françaises, exécuté en collaboration avec le sculpteur Descatoire, Boulevard Kellermann, à Paris, sera érigé en 1938.

L'année suivante une stèle dédiée à Saint-Saëns pour l'Opéra. Et, à nouveau, la guerre de 1939 avec tout son cortège de malheurs. Après un temps d'arrêt, il reprend son travail et, en 1942, on peut citer plusieurs œuvres importantes. D'abord le duc de Bourgogne

Philippe le Bon, une statue plus grande que nature, en pierre, d'une très belle allure décorative, placée dans le petit jardin des ducs à Dijon, et celle de Sainte Austreberte, en pierre également, érigée à Davilly, Seine-Maritime, en 1946.

Entre ces grandes productions, citées trop hâtivement, se placeront, bien sûr, tout un ensemble de portraits, de bustes, de médailles, de petites compositions, qui à eux seuls suffiraient à faire la réputation d'un artiste, ils mériteraient qu'on en parle longuement. Mais toutes ces œuvres ont été faites pour être regardées; aussi ne serait-il pas souhaitable qu'une exposition complète d'Henri Bouchard soit offerte au public parisien? Il y ferait certainement des découvertes sur ce grand artiste qui vécut très âgé, au sein d'une famille unie où il a toujours puisé son courage et le goût du travail qui ne l'a jamais abandonné.

Dans son atelier désert j'ai pu méditer sur une plaquette que l'on avait mise entre mes mains. Elle était le dernier travail d'Henri Bouchard. Dernier travail d'une si longue existence qui finissait là.

L'Académie des Beaux-Arts l'avait accueilli le 24 juin 1933, pour occuper le fauteuil du sculpteur Injalbert. Il eut l'honneur à deux reprises de présider cette assemblée. Il était commandeur de la Légion d'honneur. Sa Bourgogne natale, qu'il aimait tant, est fière de ce fils qui l'honore, et son nom s'inscrit déjà dans l'histoire de l'art parmi les grands artistes français de la première moitié du XX^e^ siècle.

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT DE FRANCE

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie^. — PARIS — 9916.
Dépôt légal : 2^e^ trimestre 1962.